

Bulletin
de la
Société française
de Philosophie

Administrateur :
M. XAVIER LÉON

Secrétaire général :
M. ANDRÉ LALANDE

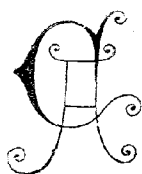
SOMMAIRE

La philosophie sociale de Cournot.

(Séance du 25 juin 1903.)

THÈSE : M. G. TARDE.

DISCUSSION : MM. BERGSON, EVELLIN, HALÉVY, SOREL, P. TANNERY.



Librairie Armand Colin

5, rue de Mézières, Paris

Chaque année du *Bulletin de la Société française de Philosophie* comprend huit numéros paraissant de janvier à août, à raison de un numéro par mois. — ABONNEMENTS : UN AN, France. 8 fr. : Union postale. 10 fr.
La 1^{re} année (1901) commencée en mai, a été terminée en août; le prix de cette première année est de 5 fr.
La 2^e année (janvier à août 1902) est en vente au prix de 8 fr. pour la France et de 10 fr. pour l'Union postale.

Priz du numéro : 1 fr. 50.

Séance du 25 Juin 1903¹.

LA PHILOSOPHIE SOCIALE DE COURNOT

En Cournot s'unissent à un degré éminent deux aptitudes rarement jointes ensemble : l'esprit critique, qui se déploie, et l'esprit constructeur qui se dissimule. Sous ce dernier aspect, qui mérite d'être dégagé, il combine aussi deux tendances assez souvent exclusives l'une de l'autre : le besoin profond de classer, de hiérarchiser, de catégoriser, et le sentiment intense, tout leibnizien, du dynamisme, du transformisme universel. Aussi sa conception encyclopédique, présentée vers le milieu du XIX^e siècle (et née avant), a-t-elle résisté beaucoup plus aisément que celles d'autres penseurs de même date au débordement de la Doctrine évolutionniste qui est venue après. Il serait instructif, à cet égard, de comparer cette conception soit à celle des *Essais de critique générale* de Renouvier, qui ont paru la même année que le *Traité de l'Enchaînement des idées fondamentales*, soit à la *Philosophie positive* de Comte.

On ne saurait la confondre, notamment, avec cette dernière. En gravissant chaque degré des sciences, Cournot a toujours soin d'indiquer le point où le besoin d'une notion nouvelle commence à se faire sentir : par exemple, celui de la notion de force en mécanique, de l'idée de *type* organique ou de *principe vital* en biologie. Cette notion peut être claire comme elle peut être obscure. Peu importe ; dans le second cas comme dans le premier, il faut qu'elle figure dans le tableau des *Idées fondamentales*, par la même raison que dans les équations algébriques, les x, y, z , doivent figurer à côté des quantités connues. Il sait fort bien que l'idée de force est méta-

1. Étaient présents à cette séance : MM. Bazailles, Belot, Bergson, Bernès, Brunschvicg, Couturat, Dunan, Evellin, Halévy, Jacob, J. Lachelier, X. Léon, Le Roy, Lévy-Brühl, Rauh, Sorel, P. Tannery, Tarde.

phorique, que l'idée de type organique est suggérée par l'apposition d'un sceau. Il n'ignore pas non plus, pour s'élever à une idée plus générale encore, que sa notion de la *Raison* des choses est empreinte d'un grand vague, d'une platonique imprécision. Mais il indique les motifs qu'il a de juger souvent insuffisante la *Logique* ordinaire, toute verbale d'origine, artificielle dans ses démonstrations, peu adaptée à la réalité extérieure dans ses classifications. Il en conclut à la nécessité d'admettre autre chose qu'elle, et cette autre chose, qui domine et se subordonne finalement tout le bouillonnement *accidentel* des phénomènes, c'est l'ordre *rationnel*. En cela, il s'oppose à Comte qui, dès lors qu'une notion échappe aux prises du sens commun, la rejette comme entachée de mysticisme ou de métaphysique.

Cournot ne se représente pas la hiérarchie des sciences, à la manière de Comte, comme une série où la complexité, la difficulté, l'obscurité vont toujours croissant. A ses yeux, le maximum d'obscurité, de fouillis presque impénétrable, se concentre dans la science médiane et nodale, dans la biologie, à partir de laquelle tout ce qui s'en éloigne, soit en arrière, soit en avant, devient de plus en plus clair et intelligible. Les phénomènes sociaux, quand ils commencent à se greffer sur les phénomènes vitaux, participent au mystère de la vie, les premières sociétés sont des organismes mus et dirigés par des instincts spéciaux, mais des organismes qui, en se développant, deviennent des mécanismes supérieurs, rituels, administratifs, économiques. Et la sociologie alors mérite le nom de *physique sociale* qu'on lui a donné, et où se reflète, en effet, dans des formules exprimant les régularités d'un état social pleinement conscient de lui-même, nullement instinctif, quelque chose de la lucidité propre aux théories de la mécanique ou de la physique. Ainsi, dans la série scientifique, les termes extrêmes se ressembleraient, et les moyens aussi, comme dans une proportion arithmétique. Le géomètre ici se sent un peu trop. — Il est fâcheux que Cournot n'ait pas poussé à bout sa pensée; il y aurait peut-être vu que, puisque le *simple apparent* procède quelquefois du *complexe réel*, comme le prouve, suivant lui, la *mécanisation* des prétendus *organismes* sociaux, la simplicité des phénomènes mécaniques et physiques peut être elle-même illusoire et recouvrir une complexité profonde qui nous est cachée. Considération qui, si elle était fondée, ébranlerait profondément la hiérarchie comtiste des sciences.

La distinction du rationnel et de l'accidentel, combinée avec les

vues sociologiques qui précèdent, a conduit Cournot à une définition originale de l'*histoire*, considérée comme une phase intermédiaire, que les sociétés traversent, mais par laquelle elles ne débutsent pas et où elles ne s'arrêtent pas non plus. Tant qu'elles sont sous l'impulsion et la direction souveraine de l'instinct vital, qui réduit à rien ou à presque rien le rôle des accidents individuels, elles sont à l'état *pré-historique*, entendu en un sens tout objectif, où le hasard qui a conservé ou détruit les vestiges du passé n'a rien à voir. Elles n'entrent dans la période *historique* que lorsque l'importance grandissante des individualités exceptionnelles et des circonstances fortuites leur permet de se mesurer avec la Raison, avec la force des choses, et d'engager avec elle un long combat aux nombreuses péripéties qui font la beauté du drame humain; jusqu'à ce que, les causes rationnelles finissant par l'emporter, le courant général redevienne irrésistible, rectilinéaire, ce qui est l'état *post-historique*, où les civilisations consommées sont destinées à se dérouler sans intérêt et sans entrave, dans un avenir aussi insipide qu'indéfini.

Le dernier ouvrage philosophique de Cournot, publié en 1871, est un immense effort pour vérifier dans les quatre derniers siècles de l'histoire moderne une partie de ses vues sur les rapports du rationnel et de l'accidentel dans la vie sociale. Dans la série des découvertes scientifiques d'abord, puis des systèmes philosophiques, comme dans celle des événements politiques, il s'attache à démêler, par la plus patiente et la plus sagace des analyses, les causes relativement essentielles et persistantes et les causes relativement accidentelles et passagères, qui lui semblent concourir à la production des faits historiques. Et son désir le plus profond est de montrer la subordination finale de celles-ci à celles-là. Mais ce problème, le plus grand et le plus anxieux qui se pose à une conscience sincère, s'il l'a magistralement formulé, il ne me paraît point qu'il l'ait résolu.

Quand on part de ce préjugé que *scientifique* veut dire *objectif*, le spectacle de l'histoire est vraiment déconcertant. On veut qu'il y ait une science de la vie sociale, mais, comme on se refuse à en chercher les lois fondamentales là où je crois qu'elles sont, dans la psychologie inter-mentale, on est forcé de nier ou de restreindre abusivement l'importance du caractère accidentel, singulier, unique en soi, des faits historiques, pour prêter par fiction à l'histoire un faux air scientifique. L'histoire s'offre, en effet, au regard de l'obser-

vateur comme une série de parties d'échecs qui se répètent toujours et jamais ne se ressemblent. Supposez que l'observateur de quelques-unes de ces parties cherche à comprendre cette suite d'énigmes sans nul égard à ce qui se passe dans le cerveau des joueurs, et simplement par la comparaison des coups. Il finira par démêler quelques similitudes partielles entre ces coups et se persuadera que ce sont là les lois nécessaires, rationnelles, par lesquelles il s'efforcera en vain d'expliquer tous les autres coups, dissemblables et énigmatiques. Il ne pourra mettre fin à son tourment qu'en renonçant à légiférer ici, ou bien en se persuadant que l'accidentalité de la plupart des coups est purement apparente. Mais, en réalité, nous savons, nous, que, malgré cette variété inépuisable de combinaisons qui fait de chaque partie d'échecs une chose à part, intéressante comme telle, les règles du jeu d'échecs, présentes à l'esprit de chaque joueur, condition subjective de ses déterminations, restent les mêmes et s'appliquent les mêmes à chaque partie. Je prétends qu'il en est ainsi de l'histoire. Malgré l'infinie diversité des événements historiques, le fonctionnement social sous tous les rapports est soumis aux mêmes conditions psychologiques d'action inter-mentale, à des idées notamment, qui se transmettent les mêmes par propagation ou par tradition, et qui sont au déroulement des faits et des phases historiques ce que les règles de jeux sont aux parties de jeux.... [Encore ne faudrait-il pas trop presser les termes de cette comparaison, que je ne donne ici que pour me faire mieux comprendre.]

Quelques mots seulement sur la biographie de Cournot. Né en 1801 et par conséquent presque contemporain d'Auguste Comte, qui est né en 1798, il est mort en 1877, vingt ans après le fondateur de l'école positiviste, auquel il ressemble à beaucoup d'égards extérieurs, malgré une grande dissemblance de tempérament et de caractère. Tous deux ont reçu une éducation surtout mathématique : M. Comte est sorti en 1816 de l'école polytechnique, par suite du licenciement de cette école; Cournot, pour une raison analogue, est sorti en 1822 de l'école normale momentanément dissoute. L'un et l'autre, au sortir de l'école, ont complété par une avidité encyclopédique de connaissances leur culture trop exclusivement géométrique. Mais n'insistons pas sur ce parallèle.

Je laisse de côté les ouvrages mathématiques de Cournot, très estimés des géomètres, ainsi que ses ouvrages d'économie politique. Et, de ses ouvrages philosophiques (l'Essai sur les fondements

de nos connaissances, publié en 1831; le *Traité sur l'enchaînement des idées fondamentales*, 1861; les *Considérations sur la marche des idées...*, etc., 1872), je ne dégagerai que quelques idées qui me paraissent particulièrement intéressantes pour la Société de philosophie.

Une seule de ses idées fondamentales a émergé jusqu'ici de l'oubli, sa définition scientifique du hasard. C'est précisément, à mon avis, une de ses idées les moins fortes. Sa notion de l'accidentel est insuffisante, parce qu'il a prétendu la définir en termes exclusivement objectifs, et en expulser un élément subjectif qui lui est essentiellement inhérent. J'en dirai autant de sa théorie sur la probabilité. Il n'a pas vu que l'apparente objectivité de la notion du probable était due à une objectivation purement fictive de l'échelle des degrés de la croyance en nous.

Attachons-nous à une idée de lui beaucoup moins connue et qui méritait davantage de l'être. Rechercher, en tout ordre de faits, non pas précisément la *cause*, mais la *raison* des choses; tel est, pour lui, l'objet propre de la spéculation philosophique. Cournot s'est donné beaucoup de mal pour serrer de près cette notion, pour la caractériser nettement, pour la distinguer à la fois de la *cause efficiente* et de la *cause finale*. Il ne veut pas que l'on confonde non plus la faculté de généraliser, de percevoir des ressemblances entre les choses différentes, avec la faculté de saisir la raison de ces choses, c'est-à-dire, « l'ordre suivant lequel les faits, les lois, les rapports, objets de notre connaissance, s'enchaînent et procèdent les uns des autres ». Enchaînement ou *procès* qui n'a rien nécessairement de causal ni de dynamique, et dont il ne suffit pas de dire qu'il est *logique*. Ici encore on sent bien que l'auteur est géomètre. « Les sciences, dit-il (p. 38), qui ne traitent que de vérités abstraites, permanentes et tout à fait indépendantes du temps, comme les mathématiques, ne pourront nulle part offrir, dans le système des faits qu'elles embrassent, rien qui ressemble à la liaison entre deux phénomènes dont l'un est conçu comme la cause efficiente de l'autre. Cependant, quiconque est un peu versé dans les mathématiques distingue, parmi les démonstrations différentes qu'on peut donner d'un même théorème, toutes irréprochables au point de vue des règles de la logique et rigoureusement concluantes, celle qui donne la vraie raison du théorème démontré, c'est-à-dire celle qui suit dans l'enchaînement logique des propositions l'ordre selon lequel s'engendrent les vérités correspondantes, en tant que l'une

est la raison de l'autre... On dit qu'une démonstration est indirecte lorsqu'elle intervertit l'ordre rationnel. » Certaines démonstrations des géomètres, par exemple la réduction à l'absurde, contraignent l'esprit sans l'éclaircir; elles n'ont rien de rationnel, quoiqu'elles soient logiques.

Cournot ne veut donc pas que l'on confonde la raison avec la cause et la force, pas plus que la raison avec la logique. Et les exemples subtils et profonds abondent sous sa plume à l'appui de ces distinctions. « Ce qu'on appelle de nos jours, dit-il (p. 33), la philosophie de l'histoire consiste, non dans la recherche des causes qui ont amené chaque événement historique au gré et selon les affections variables des personnages agissants, mais dans l'étude des rapports et des lois générales, qui rendent raison du développement des faits historiques dans leur ensemble, et abstraction faite des causes variables, qui, pour chaque fait particulier, ont été les forces effectivement agissantes. »

Autre exemple (p. 39), où l'on voit combien, longtemps avant Darwin, les problèmes relatifs à la formation des espèces vivantes le préoccupaient.

On parle souvent de causalité réciproque, mais l'expression est impropre, entendue à la rigueur : le phénomène A ne saurait être à la fois cause et effet du phénomène B qui le suit. Au contraire, il arrive fréquemment que le phénomène A soit la raison du phénomène B et réciproquement. « Par exemple (p. 40), les lois et les institutions d'un peuple, quand elles sont destinées à durer, doivent avoir leur raison dans ses mœurs et dans la tournure de son génie, et, d'un autre côté, les mœurs d'un peuple sont jusqu'à un certain point façonnées par les lois et les institutions qui les régissent. Si des causes perturbatrices n'ont point mis violemment un trop grand désaccord entre les lois et les mœurs, elles réagissent les unes sur les autres, de manière à tendre vers un état final et harmonique dans lequel les traces des impulsions originelles et des oscillations consécutives sont sensiblement effacées; et, lorsqu'on considère cet état final, il n'y a plus de raison d'attribuer à l'un des éléments plutôt qu'à l'autre une part prépondérante dans l'harmonie qu'on y observe. » On remarque que, par ce peu de goût pour l'idée de cause, Cournot s'accorde avec Auguste Comte. Chez les deux, l'éducation mathématique explique cette disposition. Mais chez Comte, l'idée de cause est bannie, parce qu'il la répute entachée de métaphysique; chez Cournot, elle est subordonnée à l'idée de raison,

parce qu'elle est, au contraire, trop *positive* et j'allais dire trop grossière, tandis que l'idée de raison a quelque chose de plus *idéaliste*, de plus *mathématique*.

Comment jugerons-nous cette théorie que nous venons d'exposer bien incomplètement? Je crains bien, à vrai dire, que, en ce qui a trait à la *raison des choses*, Cournot n'ait été induit en erreur par son idéalisme leibnitzien, et que, au fond, la *logique des choses* ne diffère pas de la *raison des choses*, quoiqu'il soit vrai que l'ordre le plus logique dans l'exposition verbale des vérités d'une science ne soit pas toujours leur enchaînement le plus rationnel. La *raison des choses* c'est l'explication des choses. Mais l'explication des choses suppose leur *implication*. Et cela signifie qu'expliquer une chose consiste à l'ouvrir, à y découvrir les choses qu'elle *implique*. Seulement, que veut dire *impliquer*? Cela veut-il dire que la chose *expliquée* et les choses *impliquées* sont identiques? Non, car, dans ce cas, il n'y aurait qu'un seul terme et pas de rapport possible. Nous nous flattons, en expliquant, d'avoir révélé un *rapport*. Mais c'est la nature de ce rapport qu'il s'agit de préciser. Or, ce rapport est ce qu'il y a de plus complexe : tantôt, c'est le rapport de la partie au tout, de l'élément au composé (autrement dit du *contenu* au *contenant*, du *possédé* au *possédant*, des *conséquences* aux *principes*) — comme quand nous expliquons le cercle en montrant qu'il *implique* l'ellipse dont il n'est qu'un cas, ou en montrant qu'il implique un polygone à un nombre infini de côtés, ou quand nous expliquons les propriétés de la *tangente* par celles de la *sécante* d'une courbe, dont elle n'est qu'un cas singulier, — tantôt c'est le rapport de *cause à effet*; tantôt, c'est le rapport de *moyen à fin*.

Autant de sens différents du rapport en question, autant de *raisons différentes*. Il n'y a donc pas *une* raison des choses, il y en a toujours *plusieurs*. Et le tort de Cournot est de croire qu'il y a, outre les rapports *rationnels*, un rapport spécial et supérieur qui serait la *rationalité* même.

Il est surprenant que son analyse, si pénétrante, si prête à s'exercer sur tout, ne se soit pas appliquée à décomposer, à déployer cette notion complexe de la *raison des choses*. Et, malheureusement, cette analyse n'a pas été faite davantage après lui. Pour lui, c'est la complexité même de cette idée, c'est sa compréhensivité, son air de planer au-dessus des idées qu'elle renferme, qui ont charmé et enchanté toute sa vie cet esprit lui-même si compréhensif et si large. Et ce n'est pas à tort, d'ailleurs, qu'il s'y est attaché; car,

dans les cas si nombreux où nous ne pouvons préciser la nature du rapport qui lie deux sortes de faits, — où nous ne pouvons descendre dans le détail des actions élémentaires qui constituent chacun d'eux, actions qui sont toujours des dépenses de forces, dirigées ou non vers une fin, — nous sommes autorisés cependant à dire que l'un de ces faits considérés en bloc rend *raison* de l'autre. Et cette manière générique de s'exprimer est aussi prudente que vague. — Il semble que l'idée de Cournot lui ait surtout été suggérée par la statistique, dont il a été l'un des premiers à s'occuper, avec sa sagacité habituelle. Quand le statisticien, après beaucoup de dénombrements de faits dont il n'étudie aucun en détail, dont il n'explique aucun par sa cause ou ses causes réelles, constate avec surprise un parallélisme, plus ou moins net, entre *deux courbes*, par exemple entre la courbe annuelle des suicides, mois par mois, et la courbe annuelle de la température, mois par mois pareillement, a-t-il le droit de conclure de là que l'élévation de température est la cause ou l'une des causes du suicide, qu'elle en est un facteur, comme on dit abusivement maintenant? Non; car il sait bien que chaque suicide a eu des causes spéciales et distinctes, et que le degré de la chaleur atmosphérique a été seulement l'une des conditions qui ont permis, il ignore comment, par une sorte de déclanchement inexplicable, aux véritables causes, aux forces internes, d'entrer en action. Tout ce qu'il peut dire, et c'est précisément ce que dit Cournot, c'est que l'élévation de la température à tel mois est une des raisons de l'accroissement numérique des suicides à la même époque de l'année. Établir de telles liaisons numériques entre des ordres différents de phénomènes qu'on n'explique pas séparément, qu'on ne détaille pas, ce n'est nullement les expliquer par là en un sens supérieur, comme on pourrait avoir l'illusion de le penser; c'est seulement indiquer la voie où l'explication doit être cherchée.

Chez beaucoup de penseurs contemporains, notamment en science sociale, je retrouve l'illusion que je viens de dire, et qui parfois devient fantasmagorique chez eux, lorsqu'ils parlent de l'âme des foules et du génie des langues, et prennent pour des réalités ces métaphores. Ils croiront, par exemple, avoir donné une explication transcendante des institutions, des formes politiques, en disant qu'elles ont leur raison dans les conditions d'existence d'un pays. Un autre dira, plus hardiment encore, que l'accroissement de la population est le moteur du progrès social : moteur, facteur, cause

efficente, force, même chose au fond. Mais, se fût-il borné à dire que l'accroissement de la population donne la raison du progrès social, il n'eût pas été moins loin d'avoir expliqué le progrès social; et il eût été, je crois, plus rapproché de la vérité, s'il eût dit que le progrès social donne la raison de la progression numérique de la population.

Quand, par profession, — comme les statisticiens ou même les historiens, en général, — on prend l'habitude de considérer les faits en bloc, et qu'on n'a guère qu'une vue panoramique des choses, des masses humaines qu'on voit de loin et de haut se mouvoir, sans apercevoir presque aucun individu particulier, on est bien forcé d'établir, entre les faits que l'on considère, des liaisons vagues dans le genre de la précédente, et de s'en contenter. Mais le malheur est qu'on est trop porté à finir par s'en prévaloir et à regarder comme une marque de supériorité et de largeur d'esprit le penchant à rejeter les explications plus précises et plus claires, puisées dans le détail des faits, dans leur causalité et leur finalité, pour s'attacher exclusivement, de préférence, à d'ambitieuses formules, d'une décevante généralité.

Parlons maintenant d'un autre grand effort de Cournot pour serrer de près une question difficile. Avec plus de suite et de précision que personne, il a tâché de définir la distinction de la science et de la philosophie, et de délimiter nettement leurs deux domaines qu'Auguste Comte a confondus à tort. On reproche souvent à la philosophie de tourner éternellement dans un même cercle de questions, tandis que la science avance sans cesse. Mais la vérité est que la philosophie a sa manière à elle de progresser, qui, pour être très différente du progrès scientifique, n'est pas moins importante. La science progresse en découvrant des faits nouveaux et des lois nouvelles, par voie d'addition et d'agrandissement; la philosophie, en creusant de mieux en mieux les données de ses problèmes, par voie d'approfondissement et de rapiècement incessant. Or la pensée de l'homme, dit Cournot, « s'élève en approfondissant les conditions d'un problème insoluble, comme en résolvant effectivement un problème de l'ordre scientifique, en découvrant un nouvel être ou en assignant la loi d'une série de phénomènes ». Mais la philosophie ne se borne pas à mieux formuler ses problèmes; elle rend de plus en plus probable ou plus en plus improbable telle ou telle des solutions qu'ils comportent; et cette hausse ou cette baisse graduelle de

la probabilité dont une solution paraît digne, entretient au cœur du vrai penseur une anxiété constante qui est le grand intérêt et le grand tourment de sa vie. Le malheur est que jamais la joie de toucher à la certitude, à la démonstration rigoureuse, n'est donnée au philosophe dans le champ des questions éternelles qui lui sont propres. Car, à la différence des découvertes du savant, elles ne comportent pas la preuve expérimentale.

A une époque où la séparation entre le monde des savants et le monde des philosophes était plus profonde qu'elle n'a jamais été, où les savants traitaient les philosophes d'idéologues, et où les philosophes restaient systématiquement et orgueilleusement étrangers à tout le mouvement scientifique, Cournot conseille instamment à la philosophie et à la science de s'unir, et, qui plus est, leur donne en sa personne un exemple de leur union féconde. Dans chaque science prise à part, il discerne une partie vraiment positive, scientifique, et une partie philosophique qui en est inséparable. Dans les mathématiques même, à côté et au-dessus des théorèmes qui sont démontrables, il y a nécessairement des notions hypothétiques qui ne le sont jamais en toute rigueur, et entre lesquelles le géomètre doit faire un choix. S'il écrit sur l'algèbre, le calcul différentiel ou la mécanique, ne faudra-t-il pas qu'il adopte une des manières de concevoir les quantités négatives, les quantités imaginaires, les infiniment petits, ou du moins qu'il emploie ces notions sur lesquelles on a tant discuté philosophiquement entre mathématiciens? En physique, ne faudra-t-il pas employer l'obscur notion de force, qui n'a rien de positif? Il n'y a pas de théorie physique, chimique ou autre, qui ne soit un amas de faits d'observation ou d'expérience enveloppés dans une conception qui leur est plus ou moins étroitement ajustée, et qui reste toujours conjecturale. Il n'est pas jusqu'à la théorie ondulatoire de la lumière, qui ne trouve encore des savants contradicteurs. Dans les sciences actuelles surtout, la part des vues de l'esprit est considérable. « Nous les retrouverons intervenant partout : dans la classification des espèces, dans l'anatomie (comparée) des organes, dans l'explication des évolutions régulières et anormales, dans la théorie des forces et des fonctions vitales. Partout, à l'occasion des faits que l'observation constate, surgissent des idées destinées à exprimer l'ordre réel que la nature a mis entre ces faits, à les enchaîner rationnellement, à marquer des parentés et des analogies, à accuser des liens de subordination et de dépendance. » Il est impossible de ne pas remarquer à quel point ces

vues de Cournot devançant celles que M. Poincaré, avec tant de profondeur et d'originalité, développe dans « la Science et l'Hypothèse ». L'éminent géomètre voit dans les axiomes les plus fondamentaux de la géométrie et de la mécanique des hypothèses acceptées à raison de leur probabilité ou de leur commodité plus grande, et il fait reposer, comme Cournot, tout l'édifice des sciences sur le calcul des probabilités et la notion de l'ordre.

Dans le domaine des sciences sociales, il y a aussi une partie positive à distinguer de la partie philosophique. La partie positive ici est fournie surtout par la statistique, qui, recueillant des faits particuliers en grand nombre, « démêle des influences ou des dispositions constantes à travers les effets de causes accidentelles et vénales ». D'ailleurs, ajoute Cournot (et cette remarque incidente mérite d'être relevée), on se tromperait si l'on croyait que la complication croissante des causes oblige de recueillir des faits particuliers en plus grand nombre pour avoir des résultats moyens sensiblement constants. Il y a, par exemple, bien plus d'inégalités, d'une année à l'autre, dans nos pays, pour la température moyenne, pour la direction moyenne des vents, pour la proportion d'eau pluviale, que pour le rapport du nombre des accusés à la population, ou pour la proportion des accusés condamnés ou acquittés. Mais ces résultats de la statistique sont dus à des vues de l'esprit qui les ont suggérés, et que vaudraient-ils, si, une fois donnés, ils n'étaient interprétés par des conceptions rationnelles, par des idées juridiques ou morales qui sont nées avant les faits mêmes où elles trouvent quelquefois leur justification utilitaire, après coup, mais pas toujours?

En dehors des sciences, où elle se trouve intimement mélangée et amalgamée, la philosophie a, en outre, un domaine propre et supérieur : c'est l'ensemble des spéculations sur les formes et les procédés de la pensée. — Car, « ce qu'on entend essentiellement par philosophie, c'est, d'une part, l'étude et la recherche de la raison des choses (en tout ordre de faits scientifiques), et, d'autre part, l'étude des lois et des procédés généraux de l'esprit humain. Mais, à y regarder de près, ces deux faces de la philosophie sont indissolublement conjointes. Il y a une connexité intime entre la raison des choses, à quelque ordre de choses qu'elle s'applique, et la critique des idées régulatrices de l'entendement. » En effet, « lorsqu'on ne se borne pas à décrire les idées en tant que phénomènes qui se passent dans l'esprit humain, ce qui est le propre de la psy-

chologie; lorsqu'on veut conclure, de la présence de ces idées dans l'esprit humain, à l'existence de certains rapports entre les choses, de certaines lois dont relèvent les phénomènes du monde extérieur; en un mot, lorsqu'on veut se rendre compte de la valeur représentative des idées, on ne le peut qu'en recourant à l'intervention du sens philosophique, de ce sens supérieur qui saisit la raison des choses, et dont les jugements, nullement réductibles aux formes de la démonstration logique, ont une probabilité, qui, dans certains cas, exclut tout à fait le doute, et va dans d'autres cas en s'affaiblissant jusqu'au point de laisser l'esprit dans une entière indécision... »

On voit avec quel art Cournot rattache à sa théorie de la raison des choses sa définition de la philosophie en tant que distincte de la science. Est-il nécessaire de dire, après ce que j'ai dit sur la raison des choses, que je ne puis comprendre de la même manière que lui la distinction de la philosophie et de la science? Puisque, comme je l'ai dit, la raison des choses est une notion complexe et enveloppante qui embrasse confusément diverses sortes de causalité ou de finalité, ainsi que des relations de prémisses à conséquences logiques, et qui ne s'ajoute pas à celles-ci, qui ne les domine pas, mais les résume seulement, — il s'ensuit que si le domaine propre de la philosophie est la raison des choses, chaque progrès de la science, en substituant à cette idée vague un rapport plus précis de cause à effet, de modèle à copie, de moyen à fin, de principe à conséquence, doit déloger la philosophie, et, à chaque découverte scientifique nouvelle, la faire reculer, — sauf à faire surgir de nouveaux problèmes philosophiques, en sorte que la philosophie regagne toujours d'un côté ce qu'elle perd d'un autre. Et n'est-ce pas en effet ce qui est toujours arrivé jusqu'ici? Quelle est la science qui n'a pas commencé par être un objet de spéculation philosophique? L'arithmétique au temps de Pythagore, puis la géométrie et l'astronomie, la physique au temps de Démocrite et sous la plume de Lucrèce, l'histoire naturelle avec Aristote? Il faut accorder à Cournot, et je lui accorde très volontiers, que les philosophes dépassent toujours de beaucoup, dans leurs larges compréhensions de phénomènes, les perceptions nettes des savants; mais ce que je nie, c'est que les sortes de nébuleuses visées ainsi par les philosophes, leurs « vues de l'esprit » soient essentiellement distinctes en soi des points brillants, des étoiles petites ou grandes découvertes par les savants. Ces nébuleuses sont toutes résolubles, un jour ou

l'autre, en étoiles ; et c'est en attendant leur résolution télescopique par le savant, que le philosophe les contemple. Aussi longtemps que la biologie est restée confuse, avant les grandes découvertes, telles que la théorie cellulaire, qui l'ont constituée scientifiquement, elle n'était guère qu'une *philosophie naturelle*, comme on disait très bien ; à présent, elle est vraiment une science. Quand Jussieu substitue à une classification artificielle une classification naturelle des plantes, c'est que, en étudiant leurs caractères, il est frappé de voir que certains caractères rendent raison de certains autres, et non ceux-ci de ceux-là, d'où, à ses yeux, découle la subordination des seconds aux premiers. Mais pourquoi les premiers rendent-ils raison des seconds ? La réponse n'a été faite, conjecturale encore mais scientifique déjà, que le jour où l'on a vu, avec Lamarck, avec Darwin, que ce rapport vague de subordination se résolvait en liens génétiques, c'est-à-dire que *raison* signifiait ici, au fond, causalité vivante, acte de génération.

De même, c'est avec une grande justesse d'expression qu'on a donné le nom de philosophie de l'histoire — on eût encore mieux dit philosophie sociale — à un ensemble de considérations sur les événements historiques, par lesquelles on essaie de les expliquer *grosso modo*, en montrant, par exemple, que l'unité politique du monde, sous le pouvoir de Rome, rend raison de la rapide diffusion du christianisme au III^e et au IV^e siècle de notre ère, ou bien que de l'avènement de la grande industrie procède rationnellement la transformation démocratique, égalitaire, des nations modernes. — Tant qu'on n'a fait que formuler des liaisons de ce genre entre des masses de faits vaguement rapprochées, il n'y a pas encore le moindre embryon de science sociale à proprement parler, et Cournot le sent si bien qu'il ne prononce jamais le mot de sociologie, et ne prétend jamais, lui, être autre chose que ce qu'il est réellement, et avec une incomparable ingéniosité, un philosophe de l'histoire. Mais ces aperçus vagues et bien complexes ne sont vraiment bons qu'à donner aux esprits méthodiques, vraiment positifs, le goût de descendre dans le détail des faits sociaux ; et si, là, ils mettent la main sur des lois générales qui régissent la répétition de faits innombrables, régulièrement reproduits sous l'action de causes précises, ces lois dispenseront désormais de ces considérations, ces causes prendront la place de ces raisons, la science sociale sera née. Exemple : si l'unité du monde romain s'est accomplie, c'est grâce, d'abord, à la lutte des cités plus ou moins guerroyantes dont

les inventions civilisatrices rayonnaient autour d'elles, et se disputaient le terrain; puis, grâce au libre rayonnement exemplaire de celle de ces cités qui a pris le dessus sur toutes les autres, ce qui était fatal, puisque l'ambition conquérante de toutes entraînait la victoire finale de l'une d'elles. Et, une fois l'assimilation sociale accomplie par Rome, le foyer chrétien de Judée a pu facilement rayonner à son tour sans rencontrer dès ses débuts, faibles encore, des écrans infranchissables. Quant au lien entre la grande industrie et la démocratie socialiste, il signifie, scientifiquement interprété, que des inventions de machines ont eu lieu (suscitées elles-mêmes par des séries de découvertes mathématiques, mécaniques, chimiques, procédant logiquement les unes des autres), et que ces inventions se sont imitativement répandues, répandant aussi bien les besoins de consommation qu'elles contribuaient à satisfaire le plus abondamment et économiquement; — d'où une assimilation graduelle des hommes, par leurs besoins, qui a fait sentir d'autant plus douloureusement l'inégalité de leurs ressources. Autre exemple : Avant Pasteur, il eût été philosophique de dire, à propos des maladies contagieuses, qu'il y avait une relation entre la nature des eaux d'une région et la propagation de la fièvre typhoïde, — que les eaux contenaient la raison de cette épidémie; — mais c'est seulement après la théorie microbienne et la découverte des microbes de la fièvre typhoïde qu'on a su la vraie cause de cette contagion. J'indique bien incomplètement ici de quelle manière pourrait se faire la résolution de la raison des choses en causes ou explications précises.

J'aurais beaucoup à dire sur la classification des sciences développée par Cournot dans son essai, et qui, d'accord sur les points principaux avec celle de Comte, — qu'il paraît n'avoir point connue alors, préoccupé de celle d'Ampère, pour la critiquer, — est, à mon avis, plus juste dans sa complexité. Mais laissons ce sujet qui nous entraînerait trop loin. Disons seulement que cette série des sciences, telle qu'ils la comprennent l'un et l'autre, n'est peut-être pas aussi solide et inébranlable qu'on semble le croire. Il en est de ces hiérarchies de sciences comme des hiérarchies sociales, qui ne sont jamais plus près d'être ébranlées qu'au moment où elles prennent le plus nettement conscience d'elles-mêmes, parce qu'alors précisément elles commencent à avoir fait leur temps; ce qui ne les empêche pas de survivre longtemps encore à leurs causes.

Parlons plutôt un peu, pour finir, de ses idées en science sociale.

Elles sont développées surtout dans le second volume, qu'elles remplissent, de son traité. Son premier chapitre est intitulé « Le milieu social ». Il a été l'un des premiers à faire jouer un rôle important à cette notion, et à dire par exemple que « l'homme individuel, avec les facultés perfectionnées qu'on lui connaît, est le produit de la vie sociale... » et que « l'organisation sociale est la véritable condition organique de l'apparition de ces hautes facultés ». — Cela était bon à dire alors, comme il est nécessaire de nos jours de ne pas perdre de vue — vérité complémentaire — que le social n'est que l'individuel accumulé.

Il combat l'idée d'un *règne humain*. C'est, dit-il, absolument méconnaître la véritable nature de la distinction entre l'humanité et l'animalité que de la mettre sur le même rang que celle de l'animalité et de la végétation. « Si l'on tient compte de l'état auquel l'homme est parvenu après une longue culture, au sein de sociétés perfectionnées, il ne s'agit plus d'un nouveau règne de la nature; *il s'agit d'un ordre de faits et de lois qui contrastent avec tout ce que nous connaissons des faits et des lois de la nature vivante*. Les lois du monde humain ou de l'humanité peuvent être mises alors en opposition avec les lois de la matière ou du monde organique. » — Cournot a donc bien vu le caractère *original* des faits sociaux, et si, parfois, il se laisse trop facilement prendre à l'idée de l'*organisme social*, la justesse de son esprit pénétrant le retient sur la pente de cette assimilation abusive.

Saisissons bien le fond de sa pensée. Il distingue, nous dit-il, soit pour l'homme individuel, soit pour les sociétés humaines, deux choses : « Ce qui est soumis aux lois générales par lesquelles sont régis tous les êtres vivants, tous les phénomènes de la vie, et ce qui déroge essentiellement à ces lois. Pour l'homme individuel, d'abord, distinguons deux sortes de facultés : les unes, la force, l'énergie, le courage, la sensibilité, l'imagination, le génie, sont toutes choses vivantes, et, comme telles, soumises à la loi des âges, et, de bonne heure, passé la jeunesse, vont dépérissant. Il n'en est pas de même de la raison, de la sagesse, de la science. « Ces précieux dons s'accroissent encore, quand l'homme vieillit par d'autres côtés. » « S'il est vrai qu'il faut au moins que le savant se trouve dans un état de santé passable pour pouvoir se livrer à ses travaux, on ne s'aviserait pas de chercher dans le résultat de ses travaux la trace de son tempérament, l'indice de son état de santé : on n'y reconnaîtra que l'indice des idées qui lui sont fami-

lières... » Aussi, « tandis que toute théorie de la sensibilité, de l'imagination et des passions, où l'on ferait abstraction des observations et des données physiologiques, serait une théorie privée de ses supports naturels, la logique n'a pas le moindre besoin de prolégomènes empruntés à la physiologie... Tous les progrès faits ou à faire dans l'anatomie du cerveau n'y changeront pas un iota ». (Je ferai remarquer que, si cela est vrai de la logique aristotélécienne et scolastique, cela ne l'est pas de la logique telle que je l'entends... Mais poursuivons...) « Nous pouvons affirmer que ce qui rend pour nous une proposition certaine, ou probable, la rendrait certaine ou probable au même degré, pour les intelligences ayant les mêmes connaissances que nous, quoique physiologiquement constituées tout autrement que nous. Avec quelques circonvolutions de plus ou de moins dans le cerveau, on deviendra peut-être incapable d'étudier la géométrie; mais, si l'on reste capable de l'étudier, on retombera certainement sur les mêmes théories par lesquelles Euclide et Archimède ont passé. » (Ceci aurait besoin d'être éclairci par de *profondes et importantes analyses psychologiques* auxquelles Cournot s'est livré dans son essai, et dont le résultat a été de montrer que les notions vraiment scientifiques resteraient les mêmes, alors même que nos sens seraient modifiés ou presque entièrement supprimés. Au contraire, ajoute-t-il, des races d'hommes qui différeraient de la nôtre par leur constitution organique auraient certainement une poésie, des arts, et même des idées métaphysiques et religieuses « qui ne ressembleraient pas plus aux nôtres que leurs langues ne ressembleraient à la nôtre ».)

Ce n'est pas que, pour atteindre à l'idée la plus abstraite et la plus scientifique, à la loi de Newton par exemple, il ne faille, de toute nécessité, une certaine conformation et une certaine élaboration cérébrales. Mais grand est le contraste entre la complication de ces conditions organiques d'où dépend le jeu de la pensée, et la généralité, la simplicité de la pensée elle-même et des lois qu'elle saisit. L'homme est donc conduit ainsi, nous dit Cournot, « par l'exercice même de ses facultés vitales, jusque dans un monde intelligible, gouverné par d'autres lois qui régissent les phénomènes de la vie ».

Que cette formule platonicienne ne nous trompe pas. Le *monde intelligible* dont il s'agit ici n'est nullement le lieu mystique où règnent les idées de Platon. C'est l'ensemble des *idées rationnelles* où se reflètent en nous le bel ordre et la belle clarté qui sont le

caractère propre des phénomènes mécaniques et physiques, mais non des phénomènes vivants.

Car c'est là une des idées fondamentales de Cournot, une de celles auxquelles il tient le plus, et l'une des plus discutables, que la région énigmatique et mystérieuse, c'est la *région médiane*, c'est-à-dire la nature vivante; là se concentre le maximum d'obscurité, tandis que, en deçà et au delà, dans le monde social comme dans le monde inorganique, nous voyons relativement clair.

Mais continuons. — La distinction qui vient d'être faite pour l'homme individuel est applicable aussi aux sociétés humaines. Les sociétés, suivant lui, commencent par être des *organismes*, et, aussi longtemps que dure leur période sauvage ou barbare, c'est à la façon d'un être vivant qu'elles croissent et se développent, mais, peu à peu, elles deviennent des *mécanismes* en se civilisant, en faisant prévaloir l'idée consciente et claire sur l'instinct. Une société entrée dans la voie de la *civilisation progressive* est celle qui, par certains côtés, comporte un progrès indéfini, soustrait à la loi vitale des âges, parce qu'elle est régie par des idées purement rationnelles « qui nous ramènent à une sorte de mécanique ou de physique des sociétés humaines, gouvernée par la méthode, la logique et le calcul : en sorte que ce qui s'appelle proprement une *civilisation progressive* n'est pas, comme on l'a dit souvent, le triomphe de l'esprit sur la matière, mais bien plutôt... le triomphe des principes rationnels et généraux des choses sur l'énergie et les qualités propres de l'organisme vivant, ce qui a beaucoup d'inconvénients, à côté de beaucoup d'avantages... »

C'est à Quételet, c'est à la statistique naissante et déjà croissante de son temps que Cournot a emprunté cette idée d'une *Physique sociale*, mais entendue, on le voit, dans un tout autre sens et avec une tout autre portée. Auguste Comte, qui a parlé aussi de *physique sociale*, au début de ses spéculations, entend par là, comme les statisticiens, que les sociétés, à toutes les phases de leur développement, et non pas seulement dans la dernière, sont régies par des lois analogues à celles de la nature (physique ou vivante). Cette expression, sous sa plume, signifie simplement qu'il entreprend de *naturaliser l'histoire*, dessein hardi plusieurs fois tenté, et, pour la première fois, avec un certain succès. Mais, pour Cournot, cette expression se précise, elle spécifie une phase finale des sociétés, qui, par son caractère de rationalité, rappellerait la phase initiale, pré-organique, du monde naturel, de même que la phase initiale

des sociétés, tout imprégnée d'instinct vital, sorte de *biologie sociale*, ressemblerait à la phase finale du monde naturel. Il y aurait là une symétrie étrange entre les compartiments de la réalité, entre deux couples de réalités opposées deux par deux et où les extrêmes seraient semblables, les moyens aussi.

Peut-être dira-t-on que c'est bien là une vue de mathématicien. Cependant, cette vue n'est pas seulement ingénieuse (épithète fort commode pour dissimuler sous un air d'*éloge dénigrant* le peu de cas qu'on fait d'une idée). Elle a le mérite, quoique erronée à mon avis, d'une réelle profondeur, en ce qu'elle exprime avec force un contraste apparent, qui doit naturellement se présenter à un esprit bien fait par les comparaisons encyclopédiques qu'il essaie entre les divers étages de réalités. Cournot partage, on le voit — mais en lui imprimant son originalité propre, — l'erreur à la fois banale et distinguée de croire que les langues, les religions, les institutions sociales en général sont des œuvres éminemment *impersonnelles*, inexplicables par le seul effet des idées individuelles, des volontés individuelles, et par la résultante même d'initiatives individuelles accumulées. La première étude approfondie des phénomènes sociaux donne, en effet, cette impression que les individus y sont menés par les masses et les masses par une sorte d'instinct, où les uns voient une impulsion divine, les autres cette entité qu'ils appellent une loi d'évolution sociale. Cournot a subi, lui aussi, le charme de cette illusion; mais la justesse remarquable de son esprit l'a empêché d'adopter ce point de vue, quand il s'agit d'expliquer les phénomènes sociaux du siècle où il vivait, où il voyait clair dans la cause des faits, où il *les touchait du doigt*. Là il n'a pas pu ne pas voir l'action des individus, avec leurs idées et leurs volontés conscientes délibérées; le rôle éminent des circonstances individuelles, des initiatives individuelles ne lui a pas échappé. Il n'a donc pas pu accorder aux ontologistes de l'histoire, aux partisans des *causes impersonnelles*, que les phénomènes mêmes des temps civilisés, des temps modernes, fussent régis par elles; il les a refoulées en majeure partie dans le lointain passé, où les détails se voient dans la brume de la distance, où les individus estompés s'effacent.

Mais c'est là une position intenable, un tiers parti éclectique où s'arrête à tort notre auteur, comme dans beaucoup d'autres cas, en vertu de son excessive souplesse d'esprit. En réalité, ce passé, s'il pouvait s'en approcher, se montrerait à lui, comme le présent, dominé et constitué par des forces tout individuelles, par des idées

et des volontés claires et conscientes. Toutes les fois qu'un observateur a longtemps vécu dans une tribu sauvage ou barbare, et a pu y suivre pas à pas les changements (parfois rapides) de la langue, des croyances, des mœurs, il y a constaté, comme parmi nous, l'influence évidente des individus marquants et des accidents historiques; il n'y a jamais surpris à l'œuvre, pas plus que parmi nous, des instincts spéciaux, comparables à ceux de l'abeille ou du castor.

M. SOREL demande à présenter quelques observations pour défendre ce qui lui paraît être essentiel dans la théorie historique de Cournot. Celui-ci part d'une donnée fournie par les travaux des historiens; il admet qu'il existe de grandes périodes bien caractérisées par des tendances générales, que l'étude des faits et des institutions permet de déterminer. L'histoire, dit-il, diffère des annales en ce qu'elle offre « un fil conducteur à la faveur duquel on saisit certaines tendances générales qui n'excluent pas les caprices du hasard dans les accidents de détail, mais qui prévalent à la longue, parce qu'elles résultent de la nature des choses, en ce qu'elles ont de permanent et d'essentiel » (*Considérations sur la marche des idées et des événements dans les temps modernes*, tome I, p. 7). Presque tous les auteurs admettent que l'histoire n'existe point pour n'importe quel peuple; on peut établir des registres d'événements, mais si ceux-ci sont indépendants et si leur succession est fortuite, on ne peut y voir que du hasard, comme dans une partie de trente-et-quarante.

Le progrès des sciences dans les temps modernes permet de bien illustrer la conception de Cournot; les découvertes ne se placent pas dans un ordre quelconque et ne suivent pas non plus un ordre logique absolument déterminé, « la part du hasard se réduisant à agrandir ou à resserrer les intervalles d'une découverte à une autre (*loc. cit.*, pp. 7-8). Il cherche à montrer que dans ce développement il y a eu une allure générale si bien accusée que l'on peut, sans paradoxe, imaginer que les choses n'auraient pas beaucoup changé au cas où Newton n'aurait pas existé : Bernouilli, Euler, Clairaut, d'Alembert auraient créé la théorie de la gravitation. « La date des grands travaux de Lagrange et de Laplace eût dû être exactement la même » (*loc. cit.*, p. 289).

Tous les temps ne se ressemblent pas au point de vue de la continuité; les temps modernes (sur lesquels porte le travail de Cournot) lui paraissent se diviser très naturellement en périodes séculaires, correspondant chacune à trois générations; elles sont

« caractérisées par la marche générale des événements, par la succession des idées dominantes, par la transformation opérée dans les institutions religieuses et civiles, dans la philosophie et dans les arts, dans les sciences et dans l'industrie » (*loc. cit.*, p. 134). Mais il n'admet pas la philosophie de l'histoire à la manière de Hegel; il lui semble absurde de vouloir imposer à l'histoire comme à la nature un plan déduit de principes logiques (*loc. cit.*, pp. 16-17).

Ces grandes périodes sont traversées par beaucoup d'accidents et renferment beaucoup d'exceptions (*loc. cit.*, p. 359). Cournot s'attache à mettre en lumière le rôle de l'accident: par exemple, il fait observer que les destinées du monde eussent été changées « si l'Amérique n'eût pas été découverte par les Espagnols et l'eût été, quelques années plus tard, par d'autres chercheurs d'aventures plus industriels et moins dévotement cruels »; l'Amérique eût été probablement traitée comme l'ont été les Indes (*loc. cit.*, p. 249). De notre temps l'exploitation des mines d'or a eu une influence capitale sur l'économie; mais elle aurait pu être faite soixante ans plus tôt et toute l'histoire européenne aurait pris sans doute une autre allure (t. II, p. 241).

Les révolutions sont des accidents d'une importance exceptionnelle, mais qui ne détruisent pas la continuité autant qu'on le croit généralement; cela est même remarquable pour la Révolution française que Cournot a examinée avec une pénétration exceptionnelle; elle lui semble avoir été plutôt un trouble qu'une accélération imprimée au mouvement général (t. II, pp. 116-117 et pp. 246-247). Elle présente même un caractère tout à fait singulier: elle avait été engagée par des hommes qui cherchaient à réaliser leurs théories juridiques et politiques; elle a donné un cruel démenti aux expériences des philosophes: « le grand courant de la civilisation prévaut en définitive sur les incidents et les accidents révolutionnaires » (*loc. cit.*, p. 425).

« Si la marche régulière du siècle s'est vue compliquée et troublée par ce grand accident qu'on nomme la Révolution française, de même le cours naturel et régulier de la Révolution française s'est trouvé, de bonne heure et pour toute la suite de ses phases, compliqué et troublé par un autre accident bien plus fortuit, qui consiste dans l'apparition de cet homme extraordinaire capable de pousser l'audace jusqu'à vouloir maîtriser la Révolution et son siècle » (*loc. cit.*, pp. 395-396). Napoléon, c'est le hasard par excellence, « l'incomparable hasard », comme dit Cournot (*loc. cit.*, p. 405).

« Les monarques, tribuns, législateurs, guerriers, diplomates interviennent à titre de *causes efficientes* dans la détermination de chaque événement pris à part... Comme ils arrivent sur la scène à la suite de combinaisons de la politique, il semble d'abord que la politique engendre et mène tout le reste... Pour le philosophe qui méprise le fait et qui ne se soucie guère de l'accident et du fortuit, si brillant que soit le météore, si retentissante que soit l'explosion, l'histoire tout entière courrait risque d'être frappée du même dédain que les caprices de la politique s'il n'y avait pas plus d'apparence que de réalité dans cette conduite de l'histoire par la politique, comme par une roue maîtresse, et s'il ne fallait pas distinguer entre les caprices humains, *causes des événements*, et la *raison des événements* qui finit par prévaloir sur les caprices de la fortune et des hommes » (t. I, p. 12).

Quelques lignes plus haut, Cournot avait encore opposé les causes et les raisons. « L'idée de *cause*, disait-il, implique celle d'une action, d'une forme donnée de son énergie propre; ce que la critique historique doit mettre en évidence, ce sont, le plus souvent, des résistances passives, des conditions de structure et de forme qui prévalent à la longue et dans l'ensemble des événements sur les causes proprement dites, sur celles qui interviennent, avec le mode d'activité qui leur est propre, dans la production de chaque événement particulier » (*loc. cit.*, p. 11).

La conception de Cournot est bien éclairée par la règle qu'il suit dans son exposé de l'histoire moderne. Il faut mettre, d'après lui, au premier plan ce qui constitue le fond commun de la civilisation européenne, « ce qui a été le moins altéré et gêné dans son progrès par les éléments de nature plus variable, ce qui aura pour les générations futures l'intérêt le plus persistant ». Il commence donc par étudier les sciences, puis les systèmes philosophiques, ensuite les doctrines religieuses, puis ce qui est particulier à chaque peuple, « en terminant par des aperçus sur les grands événements historiques où certainement les accidents ont plus de part, mais non cependant une part telle qu'il faille désespérer d'y rencontrer quelques traces d'ordre et d'entraînement régulier » (*loc. cit.*, p. 35). Comme il le dit ailleurs, le philosophe ne peut pas donner aux diverses parties de l'histoire l'ordre et l'importance que leur donne le simple historien : le premier doit surtout tenir compte de la prédominance finale des résultats (t. II, p. 301).

Je prends comme exemple le livre consacré au xvii^e siècle : les

divers chapitres sont les suivants : révolution des mathématiques ; — sciences physiques et naturelles ; — mouvement philosophique : Bacon et Descartes ; — Newton, Leibniz, Locke ; — littérature ; — jansénisme et gallicanisme ; — protestantisme ; — politique européenne ; — considérations générales sur le rôle de la France et sur Louis XIV.

M. SOREL pense qu'il est dangereux de mêler les diverses parties de l'œuvre de Cournot et qu'en général on ne pourrait embrasser dans un même système la philosophie des sciences et celle de l'histoire : on pourrait donc se tromper en transportant dans la partie historique de l'œuvre de Cournot des considérations et des distinctions qu'il a présentées à propos des sciences. Le danger est d'autant plus grand que la pensée de Cournot est de celles qui se prêtent mal aux formules ; il est presque impossible de bien saisir tous les aspects de sa pensée même au moyen des formules que l'on trouve dans ses livres. Aussi, pour bien juger la théorie historique de Cournot, convient-il de s'adresser uniquement à ses travaux uniquement historiques.

M. TARDE. — Cournot s'est placé à un point de vue intellectualiste un peu comme Aug. Comte. En chaque siècle il étudie le mouvement des sciences, puis le mouvement philosophique, enfin les mouvements sociaux et politiques. Pour lui, la science est le levain caché de tout mouvement social. S'il commence par là c'est pour montrer plus facilement la subordination de l'accidentel au rationnel.

M. EVELLIN demande en quel sens précis Cournot, dans l'histoire, oppose la résistance à l'action.

Résister c'est toujours agir, mais comment ? Faut-il croire, par exemple, pour distinguer la résistance de l'action proprement dite, que celle-ci est voulue, personnelle, orientée vers l'avenir, tandis que la résistance viendrait, ou de natures aveugles et inférieures, ou même de volontés disparues dont l'œuvre, consolidée par le temps et d'abord utile, serait passée, par la loi même du progrès, à l'état d'obstacle ? La résistance alors serait un pouvoir d'arrêt dans les diverses initiatives possibles, quelque chose comme la *matière* rebelle de ces anciennes philosophies où cependant l'*idée* à la fin triomphe.

Mais ce n'est là qu'une hypothèse, et il se peut que le sens du mot résistance, tel que l'entend Cournot, veuille être ou limité ou élargi.

M. SOREL dit qu'il est nécessaire de recourir à des exemples pour

bien comprendre les procédés de Cournot; il fait ressortir que Napoléon n'a pas toujours pu faire tout ce qu'il aurait voulu : il n'a pas pu créer l'Université suivant son plan; il a échoué quand il a cru pouvoir restaurer le gallicanisme au profit du gouvernement civil; Napoléon a dit qu'il aurait pu rendre la France protestante; Cournot estime que l'Empereur n'a jamais su ce qu'était le protestantisme; il n'aurait même pu relever l'Église constitutionnelle (*loc. cit.*, pp. 360-373). Il y a donc des forces générales contre lesquelles les forces les plus énergiques sont obligées de s'incliner; il se produit comme une canalisation de la volonté.

On peut encore donner un autre exemple emprunté à l'histoire de la Révolution : il y a eu un moment où les individus ont été entraînés par une sorte de fatalité; il fallait marcher dans le sens du courant, aider la roue ou être broyé par elle; sur cet entraînement général « les forces individuelles n'avaient pas plus de prise qu'elles ne peuvent en avoir sur les phénomènes du monde physique et sur le tumulte des éléments » (*loc. cit.*, p. 388).

M. BERGSON demande s'il a bien compris la distinction qu'on vient de signaler chez Cournot entre la *cause* et la *raison*. La cause serait la force productrice, et la raison un principe d'explication. La cause serait quelque chose d'objectif; la raison dépendrait du point de vue de l'esprit sur l'objet.

Ainsi, dans une rivière qui coule, on expliquera le déplacement de telle ou telle masse d'eau par la direction générale du courant, et ce sera là une *raison*; au lieu que les causes résideraient dans les actions de tout genre qui s'exercent sur chacune des molécules de cette masse prises séparément, actions dont le détail irait d'ailleurs à l'infini.

M. SOREL. — Mais il faut distinguer d'autre part les caprices humains causes des accidents et la raison qui définit les grands courants.

M. HALÉVY demande ce qu'il faut entendre dans la philosophie de l'histoire telle que l'expose Cournot, par les termes de « raison » et d'« ordre rationnel ».

M. TARDE. — L'ordre rationnel est l'ordre d'invention, l'ordre logique est l'ordre didactique. Dans l'histoire Cournot distingue de grands courants gênés par des accidents; exemple : le mariage de Ferdinand et d'Isabelle : accident qui détourna deux siècles l'Europe de sa voie, où elle revient ensuite, mais au prix de combien de sang versé! Cournot postule que l'Europe marche vers un certain but. Et sans doute le monde va vers une stabilité relative, mais elle

ne peut s'exprimer qu'en termes psychologiques ou logiques non en termes objectifs précis d'événements. Assimilation morale ou mentale de plus en plus grande, oui; par quels événements? Impossible de le prévoir.

M. PAUL TANNERY. — M. Tarde a très exactement défini la ligne de démarcation que Cournot a voulu tracer entre la philosophie d'une part, et la science et l'histoire, de l'autre. Mais précisément la conception de la philosophie, d'après Cournot, semble critiquable en ce qu'il l'étend à ces domaines qu'on a qualifiés de « philosophie des sciences » ou de « philosophie de l'histoire », termes qui (comme M. Tarde l'a constaté d'ailleurs) tombent de plus en plus en désuétude, et cela à juste titre. Les spéculations de la prétendue « philosophie des sciences » sont des « anticipations », au sens baconien du mot, et elles relèvent de la science, dont elles favorisent ou entravent le progrès. Le rôle de la philosophie pour les sciences ne dépasse pas en réalité la théorie de leurs connaissances. On peut dire à peu près la même chose en ce qui concerne l'histoire.

Le gérant : MAX LECLERC.